



Le français et l'anglais dans le monde actuel

Laffitte, Maryse

Published in:
R I D S

Publication date:
1995

Citation for published version (APA):
Laffitte, M. (1995). Le français et l'anglais dans le monde actuel. *R I D S*, (132), 19.

RIDS

Nummer 132

Februar 1995

Maryse Laffitte

Le français et l'anglais dans le monde actuel

Quelques hypothèses

ROMANSK INSTITUT
Københavns Universitet
Njalsgade 80
2300 Kbh. S.

Gebyr 5,00 kr.

Københavns Universitet
Romansk Institut

Cet article est le texte de la communication que j'ai faite lors de ma participation au colloque intitulé **Sciences et Langues en Europe**, colloque organisé par le Centre Alexandre Koyré à l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales et qui s'est tenu à Paris les 14, 15 et 16 novembre 1994.

Dans le cadre de cette réflexion consacrée au thème Sciences et langues en Europe, j'ai choisi de partir du troisième axe défini par la lettre d'invitation à ce colloque, à savoir "l'analyse de la situation contemporaine en Europe, marquée par la tension à plusieurs échelles - congrès internationaux, périodiques scientifiques, laboratoires, etc. -, entre l'utilisation des langues nationales et celle de l'anglais entendu comme langue véhiculaire internationale" et je voudrais me poser la question de savoir **pourquoi** d'une part le rapport de forces dominant, dans le domaine du savoir, s'est joué entre l'anglais et le français - c'est du moins mon point de départ - , et non entre l'anglais et d'autres langues ou le français et d'autres langues, et **pourquoi** d'autre part l'anglais jouit d'un statut supérieur, pour l'instant du moins, à celui du français (et des autres langues) dans le domaine de la communication scientifique internationale.

I. Mais avant d'aborder cette réflexion, je ferai tout d'abord quelques remarques sur l'état des lieux au Danemark, ce qui donnera par ailleurs une idée de ce qui se passe en

Scandinavie. Je ne rentrerai pas dans des détails statistiques, mais je dirai brièvement qu'en Scandinavie et au Danemark en particulier, le français, comme ailleurs en Europe, a été la seconde langue de la cour au XVIII^e siècle, ce qui a d'ailleurs provoqué un certain nombre de railleries littéraires à l'époque (je pense au personnage du prétentieux francophile, Jean de France, créé par Holberg, l'auteur dano-norvégien le plus célèbre du XVIII^e siècle danois, qui a écrit des comédies de moeurs satiriques jouées encore aujourd'hui); j'ajouterai que le français a gardé un certain impact diplomatique et culturel - limité toutefois aux milieux de "finkultur", puisque cette notion existe en danois, à savoir les milieux de sciences humaines et les milieux artistiques - jusqu'au XXI^e siècle et même jusqu'aux années d'après-guerre, puisque les linguistes danois qu'étaient Viggo Brøndal et Louis Hjelmslev, ainsi que Knud Togeby, ont écrit une partie de leurs oeuvres théoriques en français (V. Brøndal: Essais de linguistique générale, 1943; L. Hjelmslev: Principes de grammaire générale, 1929; K. Togeby: Structure immanente de la langue française, 1951). Hjelmslev écrivait également en allemand, et a parfois écrit en anglais, mais très rarement (il s'agit de quelques textes écrits en collaboration avec H.J. Uldall, qui était angliciste) et K. Togeby écrivait également en espagnol, en allemand et en anglais. En fait, la réforme scolaire de 1903, "Almene Skoleordning", avait introduit l'anglais comme première langue obligatoire à l'école, adoptant ainsi l'anglais comme langue de communication internationale. Les milieux de sciences exactes, de médecine, d'économie, de technologie sont d'ailleurs dominés depuis longtemps par l'anglais. La grande majorité des textes inscrits au programme des études dans ces disciplines aujourd'hui sont anglais. Dans cet univers, l'anglais règne sans ambiguïté. L'allemand garde toutefois un certain impact, à côté de l'anglais, mais dans des disciplines bien circonscrites, à savoir la philosophie, la théologie (puisque la théologie est une discipline universitaire au Danemark, pays luthérien) et histoire. Ces faits ressortent clairement des listes de publications établies par la revue Danica, qui

recense tous les textes publiés en langues étrangères par des auteurs danois et tous les textes d'auteurs étrangers écrivant sur des sujets et des auteurs danois (Søren Kirkegaard venant en tête de liste).

Dans les années 60 et 70 le courant structuraliste a provoqué, dans les milieux universitaires, un sursaut d'intérêt pour le français qui a connu alors sa plus forte période d'expansion de tous les temps, probablement, en sciences humaines, c'est-à-dire en philosophie, sémiotique, littérature, psychologie et psychanalyse, histoire. L'Institut d'Etudes Romanes de l'Université de Copenhague avait, au début des années 70, un millier d'étudiants inscrits en français; il n'en a plus aujourd'hui que trois ou quatre cents environ. Le chiffre officiel est de quatre cents inscrits; en pratique, il est difficile de savoir exactement combien d'étudiants ont abandonné leurs études entre leur première inscription à l'université et la rédaction de leur mémoire de fin d'études (on parle de 50%, en moyenne). Depuis quelques années le français, en tant que matière universitaire, est en chute libre. Je reviendrai plus tard sur les raisons de cette diminution d'intérêt, qui sont à fois internes, c'est-à-dire propres aux systèmes scolaire et universitaire danois, et externes, c'est-à-dire émanant de sources culturelles internationales (c'est là le registre qui nous intéresse dans le cadre de ce colloque). Les seules publications en langue française sont celles des UFR ou départements de français des cinq universités danoises: il s'agit en général d'articles publiés sous forme de fascicules qui circulent à l'intérieur des universités danoises ou de revues - il y en a une par université -, à parution plus ou moins régulière, en général bi-annuelle, et distribuées en principe sur le plan international. A Copenhague, la revue de l'Institut d'Etudes Romanes, Revue romane, publie des articles non seulement en français, mais en langues romanes, c'est-à-dire, également, en espagnol et en italien. Il y a eu, au cours des vingt dernières années, quelques thèses rédigées en français. Mais le français, mis à part sa présence emblématique dans les services des postes et des chemins de fer danois, ainsi que dans la diplomatie, reste enfermé dans le ghetto du très petit milieu

universitaire et je dirais même dans le ghetto des départements de français. Les textes publiés en français au Danemark ne sont lus - s'ils sont lus - que par le minuscule milieu francophone du pays et ils circulent peu ou ne circulent pas du tout hors des frontières danoises. Ils sont à peine lus en France et ils ne sont absolument pas lus dans les autres pays, en dehors des départements de français. C'est ce qui a, par exemple, amené un des membres du comité d'organisation ici présent, Per Aage Brandt, qui dirige le Centre de Recherches Sémiotiques de l'Université d'Aarhus, à écrire de plus en plus en anglais, depuis cinq ou six ans, alors qu'il a presque exclusivement écrit en danois bien sûr et en français pendant vingt ans et qu'il a soutenu sa thèse de doctorat en France, en français. Dans les instituts de philosophie et de littérature comparée, ce sont les auteurs de langues anglaise et allemande qui dominent, et lorsque les étudiants en littérature comparée travaillent sur des philosophes ou des auteurs français, ils lisent les textes, dans la majorité des cas, en traduction anglaise. L'Institut de Littérature comparée abrite par exemple un fort courant déconstructionniste, dont on sait que Jacques Derrida, philosophe français, est l'un des pères. Pourtant, ce sont les traductions anglaises des textes de Jacques Derrida qui sont lues et non les textes originaux, car à supposer que les professeurs soient capables de lire les textes français, puisqu'ils étaient eux-mêmes étudiants à la fin des années 60 et au début des années 70, leurs étudiants, en revanche, en sont généralement incapables.

Pour ce qui est des conférences et des colloques, la réponse est sans aucune ambiguïté: hormis les conférences ayant lieu dans les départements de français et celles qu'organise l'Institut Français de Copenhague, tout se fait en anglais. Il y a bien quelques rares tentatives faites pour organiser des colloques en français, mais le public de ces colloques est extrêmement limité. Je pense par exemple au colloque organisé au cours de l'automne 1993 autour de l'oeuvre de Louis Hjelmslev, pour célébrer le cinquantième anniversaire de Prolégomènes à une théorie du langage (texte écrit en danois), l'oeuvre maîtresse du linguiste danois. Des chercheurs danois, anglais et français étaient invités. Les orateurs parlaient

anglais ou français, au choix. Le public de ce colloque fut confidentiel, les linguistes danois ne parlant pas tous le français et leurs étudiants encore moins. Le Danemark n'a que cinq millions d'habitants, c'est donc un pays à langue minoritaire, qui a besoin d'une seconde langue véhiculaire pour exister sur le plan international, et mis à part le Schleswig, où c'est l'allemand qui domine et où le danois fonctionne comme seconde langue véhiculaire, c'est l'anglais qui tient le haut du pavé dans tout le pays comme seconde langue véhiculaire. Pourtant, si l'on pensait uniquement en termes de proximité et d'influence économique, c'est l'allemand qui devrait être utilisé comme langue véhiculaire, au Danemark. Car le Danemark est tributaire de l'Allemagne sur le plan financier et c'est la langue allemande qui, sur le plan linguistique, est l'idiome le plus proche du danois (si l'on excepte les autres langues scandinaves, à savoir le norvégien et le suédois).

Voilà pour la situation du français comme langue de science au Danemark. Je pense ne pas me tromper en avançant que cette situation est probablement la même dans toute la Scandinavie, ainsi qu'en Hollande et en Allemagne, c'est-à-dire dans tous les pays de l'Europe de l'Ouest qui relèvent de la "koiné" germanique.

II. La question qui se pose maintenant est de savoir **pourquoi** le français se défend mal comme langue de science et pourquoi l'anglais l'emporte largement. Bien que ce colloque nous invite à réfléchir au thème Sciences et langues en Europe, je crains qu'il ne soit impossible de séparer, dans le domaine des savoirs et des sciences et par conséquent, dans le domaine de la communication à l'intérieur des sciences, l'Europe du reste du monde. Si nous nous en tenions à des arguments quantitatifs strictement européens, c'est, comme au Danemark, l'allemand qui devrait dominer comme langue véhiculaire en Europe, puisque, d'après les chiffres fournis par Jean-Louis Calvet dans son livre L'Europe et ses langues (Plon, 1993), 22% d'Européens parlent l'allemand, alors que 18% seulement parlent l'anglais, 18% le français, 17% l'italien, 11% l'espagnol et 3% le portugais. Il s'agit là de chiffres portant sur la langue parlée comme langue maternelle. Si l'on considère ces chiffres

au niveau mondial, il est intéressant de constater que 35% de personnes parlent l'anglais dans le monde, 23% parlent l'espagnol, 14% le portugais, 10% le français, 9% l'allemand et 5% l'italien. Ces chiffres sont indéniablement d'un certain poids dans le débat. Mais ils doivent être assortis de considérations qualitatives. Car ce n'est pas le nombre de personnes qui parlent une langue qui crée le statut scientifique de cette langue, mais le contenu de la communication, tant sur le plan purement fonctionnel que sur le plan idéologique et mythique. Il faut tout d'abord, dans la situation actuelle, séparer encore, je crois, les langues qui jouissent d'un certain statut comme langues commerciales et celles qui jouissent d'un statut comme langues de savoir et de science.

Si nous nous en tenons à un simple constat, nous remarquons que l'espagnol devrait être, tant au niveau européen qu'au niveau mondial, en concurrence avec l'anglais et le français. Et il l'est aussi, d'une certaine manière, sur le plan communicationnel et commercial. Mais est-ce que cela en fait une langue de science adoptée internationalement, j'entends hors des frontières des pays hispanophones? Non, du moins pas encore.

On pourrait également s'en tenir aux arguments politiques et économiques et déclarer tout simplement que c'est le passé colonial de certains pays et/ou l'emprise économique actuelle d'un pays, en l'occurrence les Etats-Unis, dont la suprématie en matière monétaire et industrielle est incontestée, qui engendrent leur domination linguistique. Bien évidemment, cet argument pèse très lourd dans la balance linguistique. Pourtant, je ne suis pas sûre qu'il soit suffisant à lui tout seul. Pendant les quarante ans de mainmise soviétique sur les pays de l'Europe centrale, le russe a été imposé comme première langue étrangère dans les écoles. Or, il a toujours été parlé à contre coeur par les populations. En revanche, au XVIII^{ème} siècle, le français s'est répandu en Europe comme langue de la diplomatie, de la noblesse et de l'intelligentsia, sans mesure coercitive, sans qu'il soit nécessaire de l'imposer par des décrets ou des édits. Il est vrai que le français, grâce à la création de l'Académie française en 1634 et grâce à la théorisation dont il avait fait l'objet, était une langue fixée

et codifiée, avant les autres langues européennes. Mais s'approprier une langue étrangère est quelque chose de très intime. C'est un acte à la fois très physique et très marqué affectivement. C'est ingérer, incorporer (littéralement) un corps étranger. Pour apprendre une langue étrangère, il faut éprouver de la sympathie pour elle, sympathie qui permettra d'accepter les longues années d'apprentissage nécessaires pour parvenir à une certaine maîtrise de cette langue; il faut que cette langue soit porteuse d'un message affectif, fonctionnel ou idéologique que l'on désire faire sien. Et il ne suffit pas d'enseigner une langue très tôt à des enfants: ils peuvent tout à fait refuser de l'apprendre. Les sections de mathématiques et de sciences, dans les lycées danois, ont fait le désespoir des professeurs de français pendant de longues années (c'est-à-dire jusqu'à la réforme récente qui a fait du français une matière optionnelle). Le français était obligatoire et la mauvaise volonté de la plupart des élèves était évidente: pour la majorité des "matheux", peu enclins en général aux effusions esthétiques et philosophiques, le français restait lettre morte et offrait sur le plan culturel la fascination d'une corvée hebdomadaire. Personne ne peut contraindre une autre personne à apprendre vraiment une langue, de manière nuancée, ni à la parler. Si une langue se répand, c'est que, au delà de son impact numérique et économique, elle exprime un implicite dans lequel la majorité des personnes se reconnaissent, un implicite qui peut d'ailleurs avoir un fondement à la fois réel et mythique. Il est sans doute possible de parler d'"occupation américaine", pour reprendre, en le détournant de son sens initial, le titre du dernier roman de Pascal Quignard, mais il est nécessaire de comprendre que cette occupation, si occupation il y a, est une occupation acceptée et sans doute même désirée par une majorité de personnes.

Il y a un "facteur caché" derrière l'avancée de l'anglais comme langue de science et de savoir, en Europe et dans le monde, derrière le recul du français, derrière la neutralisation des autres langues, ou plutôt des facteurs cachés.

J'en perçois pour l'instant **quatre**, d'ordres différents, mais dont la combinaison pourrait éclairer la situation de déséquilibre existant entre les langues dites majoritaires.

Le premier facteur est la disparition de la philologie en tant que discipline universitaire et en tant qu'activité linguistique. Le second est la délégitimation culturelle de certaines langues comme langues de communication internationale. Le troisième est le substrat religieux d'une langue, qui détermine une esthétique et une éthique de la communication qui soient généralisables. Le quatrième, enfin, est la situation économique-éditoriale de l'Europe depuis la chute du mur de Berlin.

1. Commençons par la disparition de la philologie en tant que discipline universitaire et en tant qu'activité linguistique, puisque c'est le niveau universitaire que nous évoquons dans le cadre de ce colloque et que la communication scientifique dans une langue étrangère suppose un certain niveau de langue, à savoir, à la base, des études de langues. On peut constater, dans le domaine de l'étude des langues, d'une part, au Danemark du moins, un engouement relatif pour l'espagnol (engouement relatif, dans la mesure où, après avoir été très fort au cours des dix dernières années, il semble actuellement se calmer), engouement qui date très précisément de la fin du franquisme, une chute de l'intérêt porté au français et à l'allemand et une expansion tranquille mais régulière de l'anglais. On peut constater d'autre part une transformation profonde de la nature même des études de langue depuis vingt-cinq ans environ. Jusqu'aux années 1970, les études de langue étaient des études de philologie, dans lesquelles la philologie classique faisait le lien entre l'aspect descriptif et théorique de la langue (phonétique, morphologie, syntaxe) et son contenu, qui était limité essentiellement à l'approche de textes littéraires ou philosophiques, considérés comme textes de référence linguistique. Ou encore, la philologie classique faisait la jonction entre la linguistique et ce que l'on considérait comme la culture générale. Mais les études de philologie classique ont éclaté et se sont scindées en deux domaines évoluant de manière autonome. La linguistique générale

a glissé vers l'informatique et la culture générale s'est tournée vers la communication au sens large. On pourrait dire que les études de langue connaissent une crise d'identité et que, d'une certaine manière, elles ont perdu la raison d'être qu'elles avaient autrefois. Ou plutôt, elles ont du mal à exister de manière absolument autonome, car elles n'ont pas redéfini le lien existant entre études de langue et études de contenu. Mais quel rapport cela a-t-il avec le problème qui nous occupe? J'en vois un, à savoir le fait que le contenu des études de langues, qui était autrefois étroitement lié à une langue sur le plan culturel, s'est détaché de cette langue particulière et n'est plus aussi tributaire d'elle que par le passé. On peut faire du français ou de l'espagnol et de la linguistique générale, de l'allemand ou de l'italien et de la sémiotique textuelle ou iconique. On peut, en étudiant une langue, choisir de mettre l'accent sur des connaissances informatiques ou des connaissances culturelles larges: l'étude d'une langue n'entraîne plus au même degré qu'autrefois un contenu littéraire ou philosophique qui lui soit propre. Cela n'est pas exclu, bien évidemment, mais cela ne correspond pas au profil actuel des études de langue. Cette ouverture à d'autres formes de connaissances a paradoxalement fait perdre aux études de langues leur spécificité de contenu. Ce phénomène a gravement défavorisé le français, dont le prestige est étroitement lié à un contenu littéraire et philosophique. En outre, sa forte normativité linguistique, qui a été un des facteurs de son succès au XVIII^{ème} siècle, est aujourd'hui un obstacle à sa diffusion large comme langue véhiculaire souple et adaptable. Le même phénomène de séparation entre langues et textes littéraires et philosophiques servant de référence linguistique a en revanche favorisé la langue qui fonctionne comme médiateur large de connaissances et comme instrument translinguistique, à savoir l'anglais. L'anglais est en effet une langue à normes plus lâches que le français, car il ne renvoie pas systématiquement à un régulateur écrit, littéraire ou philosophique. Il est par conséquent plus malléable, plus plastique que le français en tant que langue véhiculaire.

2. Si nous en venons maintenant à la délégitimation culturelle de certaines langues comme langues de communication scientifique internationale et que nous considérons le statut des langues au niveau européen, bien que, je l'ai dit plus haut, le fait d'isoler l'Europe du reste du monde, sur le plan linguistique, me semble artificiel, nous pouvons constater qu'en dépit de leur situation numérique, les langues majoritaires ne semblent pas toutes jouir du même prestige culturel. Le conflit des langues semble avoir lieu essentiellement entre l'anglais et le français et non entre l'anglais ou le français et l'allemand, l'anglais ou le français et l'espagnol, par exemple, comme si d'emblée l'allemand et l'espagnol étaient éliminés du registre de la communication scientifique, à l'extérieur de leurs frontières nationales, s'entend. Il semblerait que l'anglais ait avancé d'autant plus facilement en Europe, que le français est resté seul devant le géant anglophone. Et si le français est resté seul, c'est probablement parce que les autres langues majoritaires, quel qu'ait été le rôle qu'elles ont joué antérieurement dans le domaine du savoir, avaient perdu, pendant un certain nombre d'années du moins, leur légitimité en tant que langues de communication scientifique, dans la mesure où elles renvoyaient à des pays et à des cultures politiquement compromis. Et pour expliquer l'absence d'une langue au niveau européen et international dans le registre des sciences, il ne suffit pas de renvoyer à l'exclusion dont elle fait l'objet dans les organismes internationaux, tels que l'ONU et l'UNESCO - c'est le cas en effet pour l'allemand qui a été écarté de ces instances par les vainqueurs de la Deuxième Guerre mondiale. En revanche, lorsqu'une langue s'est faite le véhicule d'une idéologie nationaliste, raciste et totalitaire, il est probable que cela laisse des traces dans un imaginaire culturel large. Identifier ethnie et nation, faire d'une langue particulière l'expression d'un sol privilégié, cautionner d'une philosophie politico-existentielle les délires de pureté ethnique, enlève à une langue toute prétention à une validité universelle. Et peut-être n'est-ce pas tant ce qu'un pays fait, puisque tous les pays se compromettent militairement et politiquement à un moment ou à un autre, que ce qu'il dit sur sa propre langue, au

moment où il se compromet politiquement, qui le marque d'un sceau d'infamie. Je pense là en particulier à la manière dont Heidegger, entre autres, a vu dans la langue allemande le véhicule d'un rapport au monde privilégié, exprimé par le destin politique de son pays (pour lui, l'allemand était en effet LA langue de la philosophie), faisant écho aux tentatives hitlériennes d'unification linguistique, et je pense aux mesures d'exclusion prises par le franquisme envers le catalan et le basque. Le vide engendré en Europe par la perte de prestige des langues majoritaires qu'étaient l'allemand et l'espagnol (perte de prestige qui peut avoir également d'autres raisons plus anciennes) et leur délégitimation en tant que véhicules sinon universels, du moins transnationaux de savoir, ont laissé le français, qui n'avait déjà plus que son prestige historique pour lui, dans une position de grande faiblesse devant l'avancée de l'anglais. Car la langue française, qui n'était d'ailleurs peut-être pas sortie absolument sans tache de la Seconde Guerre Mondiale, quoique l'engouement mondial pour l'existentialisme d'après-guerre ait pu faire illusion, a dû faire face seule à l'anglophonie et à l'américanomanie. Et, comme je l'ai dit plus haut, la gloire culturelle du français, le rôle d'avant-garde qu'il a joué du XVIII^e siècle jusqu'aux années 1980, l'ont paradoxalement enfermé dans son rôle philologique et ont fait obstacle à son rôle pédagogique et véhiculaire. La très forte normativité de sa grammaire est devenue sa faiblesse (il suffit de rappeler les réactions d'intolérance que nous avons tous, Français, devant les fautes de langue de nos compatriotes, pour ne pas parler de celles des étrangers, et les difficultés que nous éprouvons à prendre en considération les étrangers qui publient dans notre langue, comme s'ils pénétraient clandestinement dans une société secrète dont ils ne sont pas membres).

Si l'on sort maintenant des frontières européennes, l'anglais tout d'abord, puis l'espagnol, le portugais et le français, suivi de près par l'allemand (je renvoie aux chiffres mentionnés plus haut) exercent une certaine emprise quantitative au niveau mondial. Pourtant ces langues ne sont pas réellement en concurrence, pour l'instant du moins, sur le plan de la communication scientifique. Elles peuvent l'être

pour ce qui est de la communication dans le domaine des échanges commerciaux, mais communication scientifique et échanges commerciaux ne semblent pas répondre aux mêmes critères. L'allemand est largement parlé, par exemple, en Europe centrale et largement diffusé, puisque l'Allemagne vend des programmes de télévision à des prix défiant toute concurrence à ses pays voisins. Mais cela ne lui assure pas pour autant un statut culturel large. L'espagnol domine largement en Amérique du Sud et joue un rôle prépondérant dans tous les échanges commerciaux de ce continent. La francophonie représente, quant à elle, "134 millions de personnes, pour qui, dans le monde, le français est une langue maternelle ou "familiale" et 25 autres millions qui, elles, ont une connaissance de notre langue" (Dossier de France Journal, octobre 1993). Mais les pays francophones, hormis la France, la Belgique, le Canada et une partie de la Suisse, sont essentiellement des pays africains, pays en voie de développement, dont le statut en matière de sciences peut difficilement contrebalancer la lourde artillerie américaine anglophone. Un des facteurs en matière de déséquilibre linguistique est donc le statut politico-culturel et le statut scientifico-culturel des langues: il y a des langues qui ne peuvent pas véhiculer un savoir scientifique au niveau mondial parce qu'elles sont culturellement marquées par leur passé politique et il y en a qui ne peuvent pas le faire, parce que l'ensemble des pays qui la parlent n'exprime pas un savoir suffisamment dynamique et original.

3. J'en viens maintenant à ma troisième hypothèse, c'est-à-dire au facteur que constituerait le substrat religieux d'une langue, substrat religieux qui détermine une esthétique et une éthique de la communication qui soient généralisables. Si l'on accepte le fait qu'une langue est un fait culturel dynamique, dont la réalité vivante charrie des registres métaphoriques qui connotent à la fois une perception du monde, une conception anthropologique, une morale, une éthique, un style esthétique et social, on peut alors se demander pourquoi c'est la langue de la culture américaine qui, au niveau mondial, connote le plus largement une sensibilité moderne perçue et reçue

universellement? Il y a bien entendu, la puissance numérique des anglophones, lié au passé colonial de l'Angleterre, et la puissance économique des Etats-Unis, ainsi que la fascination qu'exercent les forts ("Toute supériorité quelconque est une séduction irrésistible, qui procède par rapt et vous emporte dans son orbite. Mais ce n'est pas tout. Elle vous féconde en vous emportant," écrit J. Barbey d'Aurevilly dans "Le dessous de cartes d'une partie de whist", une des nouvelles des Diaboliques, p. 189, Editions Garnier-Flammarion). Et il est vrai que le fait que les Etats-Unis soient considérés, à tort ou à raison, comme les "forts", comme le "centre de gravité" de la recherche scientifique ou tout simplement du domaine des publications scientifiques (pour reprendre l'expression employée par Maurice Ronai dans l'article intitulé "Dans quelle langue livrer les résultats de la recherche?", in Quelles langues pour la science?, Editions La découverte, 1990, p. 69), et le fait qu'ils soient pourvoyeurs de prestige, peut en partie expliquer la domination de l'anglais dans le domaine des échanges scientifiques. Mais il y a un autre facteur dans cette suprématie reconnue et acceptée. La culture américaine est aujourd'hui multiraciale et multireligieuse, mais, dans ses fondements, profondément protestante. Or, les comportements sociaux, économiques et politiques ont un substrat théologique, comme l'a montré Max Weber. Dans son texte L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme, le sociologue allemand a tenté de restituer la logique interne du système théologique sur lequel reposait le protestantisme ascétique, dégagant ainsi la manière dont la religion façonne les mentalités et contribue, sur un mode non intentionnel, à exercer telle ou telle influence sur l'ensemble de la société. Emmanuel Todd a lui aussi, dans La nouvelle France, établi un lien entre options politiques et croyances religieuses, bien qu'il fasse du modèle familial le substrat du style religieux. L'historien danois Uffe Østergaard, de l'Université d'Aarhus, a avancé l'hypothèse selon laquelle la faible religiosité apparente des Danois est en réalité une religiosité totalement intégrée, mais désacralisée, dont la social-démocratie danoise aurait repris tous les idéaux. La social-démocratie, qui a dominé pendant cinquante ans au Danemark, aurait réalisé en pratique (d'après

Uffe Østergaard) les aspirations temporelles du protestantisme danois, protestantisme luthérien et grundtvigien (Grundtvig - 1783-1872 - est le réformateur religieux danois du XIX^{ème} siècle qui a le plus influencé la culture danoise moderne. C'est lui qui a lancé l'idée des "hautes écoles populaires" - folkehøjskoler - , écoles qui ont contribué à la diffusion de la culture scandinave parmi les paysans, c'est lui qui a mis l'accent sur la culture populaire et la tradition orale. Ceci est la version neutre du rôle de Grundtvig. La version un peu polémique serait la suivante: c'est lui qui a proposé une version nationaliste et populiste du protestantisme danois, et qui a insisté sur la communication orale au détriment de l'écrit, c'est-à-dire sur le culte du sentiment d'appartenance communautaire qui surgit à travers l'échange de paroles à l'intérieur d'un groupe). Pour Uffe Østergaard, il existerait un lien étroit entre le mouvement ouvrier social-démocrate, l'Etat providence ("Welfare state") et la religion luthérienne. En d'autres termes, la social-démocratie danoise ne serait pas un socialisme démocratisé, mais plutôt un luthéranisme sécularisé.

Mais pour en revenir aux sciences, Jean-Loup Motchane ("Chercher, inventer, innover dans sa langue", in Quelles langues pour la science?, p. 46) souligne que "Dominique Pestre fait remarquer que la pensée scientifique, dans son ensemble, dépend de son environnement culturel, économique et politique". Ainsi, historiquement, "la démarche concrète, expérimentale, propre aux philosophes de la nature, protestants, anglais et hollandais de la seconde moitié du XVII^{ème} siècle, (...) s'opposerait à l'approche totalisante, théorique et déductive des savants français de la société catholique et gallicane du XVIII^{ème} siècle et du début du XIX^{ème} siècle" (ibid.). Et il ajoute que "le caractère anti-autoritaire de la tradition protestante, qui récusait par principe l'intervention de l'Eglise ou de l'Etat en matière d'éthique" aurait peut-être favorisé "une pratique scientifique plus individualiste, plus "libérale", qui aurait moins besoin d'un "doctrine théorique" pour aller de l'avant" (ibid.).

Mais revenons au présent, au protestantisme et à l'anglais comme métaphore de la culture américaine. Les

immigrants qui ont peuplé les Etats-Unis, au XVIII^{ème} et au XIX^{ème} siècles étaient essentiellement des protestants, des anglicans, des méthodistes, des luthériens, des calvinistes, des presbytériens, des quakers, etc., tous adeptes de religions issues de la Réforme. Ces religions présentent, en dépit de leurs points de divergences, une base théologique commune. Elles refusent le salut par les oeuvres et évoquent par conséquent avec une insistance variable le principe de la prédestination et celui du sacerdoce universel. Max Weber a surtout mis l'accent sur la croyance en la prédestination. L'extrême solitude morale dans laquelle elle laissait le croyant a engendré une éthique du travail, dont l'expression essentielle est l'organisation stricte de toute l'activité humaine en tant que travail (le croyant, faute de se savoir sauvé, peut ainsi croire que sa foi est suffisante) et le réinvestissement du profit. Cette éthique du travail a favorisé le développement du capitalisme; elle s'est généralisée par la suite, comme style social et économique, puisque dans les sociétés développées, la vie de la majorité des personnes est rythmée par le travail salarié.

Nous sommes apparemment loin des langues... Nous y revenons. Ce capitalisme qui a été favorisé par le style éthique et social protestants est désormais le seul grand modèle économique en vigueur au niveau mondial. Ce modèle économique, qui a bénéficié en son temps du soutien non intentionnel d'un style religieux, a imposé, me semble-t-il, à son tour le style social et culturel suscité par le protestantisme. Il s'agit d'un style religieux désacralisé, qui, dans sa version sécularisée, fait écho à un style économique dominant. Le style culturel protestant est le style qui s'impose à tous dans le monde. Non pas que le subjectivisme protestant ait frappé tous les esprits à l'échelle mondiale, mais les effets stylistiques de la désacralisation protestante en matière d'économie et d'organisation sociale, tels que la discipline de travail et l'utilitarisme, se sont étendus à toutes les sociétés, du moins comme idéal. Le principe théologique du sacerdoce universel, qui fait de tous les chrétiens, égaux par le baptême, des prêtres, a pour conséquence le refus du caractère sacré et de la supériorité

spirituelle du pape, des évêques et des prêtres en général. Dans sa version sécularisée, ce refus de subordination spirituelle, si ce n'est à Dieu, engendre un style culturel beaucoup moins hiérarchisé, beaucoup plus souple et plus dynamique que celui des cultures catholiques. La généralisation du capitalisme a entraîné une généralisation du style protestant, à savoir la généralisation du mérite par l'argent, du fonctionnalisme accumulatif, de l'affaiblissement des structures hiérarchiques, de l'égalité juridique entre les sexes, d'un pédagogisme extrême, qui dans sa version caricaturale devient l'idéologie "politically correct". Or, qui peut, plus massivement que les Etats-Unis, incarner linguistiquement et culturellement ce modèle? Car les images de l'anglophonie américaine sont globalement valorisées, et en dépit de l'ingérence parfois discutable des Etats-Unis dans les conflits mondiaux, en dépit de la violence et de l'absence de couverture sociale, en dépit du puritanisme galopant que représente la "political correctness", ce qui domine, c'est l'image d'un **faire** scientifique et technologique, d'un esprit protestant de "Beruf" (vocation, appel par Dieu), pour reprendre le terme de Max Weber, qui pousse à toujours aller de l'avant, puisque Dieu juge mais ne dit rien. Qui peut faire concurrence à une langue dont le substrat culturel est devenu globalement, à tort ou à raison, le modèle implicite de toutes les cultures occidentales? Certainement pas les langues exprimant des cultures à fondement catholique dont le style hiérarchique et autoritaire ne représente en rien une solution de rechange à l'individualisme protestant. Certainement pas non plus une langue comme le français, comme métaphore d'une culture à fondement catholique et républicain, dont la perception par les autres cultures est d'ailleurs atomisée (je renvoie à l'enquête intitulée "Les images de la francophonie" et publiée dans Etat de la francophonie dans le monde, Données 1993...). La France, en raison de son statut historique de "fille aînée de l'Eglise", s'est toujours crue investie d'une mission universelle. Elle était "le bras de la Providence, l'épée de Dieu" (René Rémond, "La fille aînée de l'Eglise", in Les lieux de la mémoire, III, Les France 3, "De l'archive à l'emblème", sous la direction de Pierre Nora). Cette croyance,

sous sa forme sécularisée, a été reprise par l'esprit républicain, héritier de l'esprit de la Révolution française, qui a longtemps attribué lui aussi à la France une vocation mystique, dont le contenu avait simplement été déplacé: la République française jouait le rôle de phare dans le combat pour des causes généreuses. Le colonialisme a même été perçu en son temps comme une mission civilisatrice de la part de la République. Cette vocation est bien sûr largement contestée aujourd'hui, en France même; pourtant la France se présente souvent encore comme le champion des principes de 89, de la défense des droits de l'homme, et de ses dérivés modernes et récents, tels que le respect du droit international, de la solidarité ou du devoir d'ingérence. Dans le pire des cas, elle est donc perçue dans le rôle du maître d'école qui adopte une position de supériorité hiérarchique et qui donne des leçons de "civisme" à ses élèves et elle est appréhendée comme marquée par une prétention non justifiée à la grandeur et à la puissance. C'est cette image qui prévaut en Scandinavie et en Allemagne, à côté de l'image valorisée du style de vie. La France a donc une image politique dévalorisée, une image culturelle valorisée mais vieillie ou inaccessible et une image économique inexistante ou dépassée. Il est probable, dans le registre négatif, que la conception électorale que la France a de soi ne correspond plus à l'imaginaire égalitaire qui hante les cultures occidentales. Dans la mesure où la langue française renvoie à des formes politiques et économiques perçues comme périmées, et à des formes culturelles qui relèvent de la nostalgie, peut-être cela pourrait-il partiellement expliquer pourquoi elle a perdu une partie de sa séduction, alors que les Etats-Unis incarnent, sur un plan mythique, une modernité égalitaire, politiquement, économiquement et culturellement forte, renforcée de surcroît par le souvenir de l'immigrant, artisan de sa propre existence? Dans le domaine scientifique, ce style culturel protestant engendre à son tour une stylistique de la communication, moins hiérarchisée, plus décontractée, pourrait-on dire, qui facilite les échanges. Car l'autorité régulatrice des échanges scientifiques et culturels reste, dans le domaine protestant, de nature religieuse, c'est-à-dire qu'elle respecte un certain égalitarisme. Dans le

domaine catholique ou latin, en revanche, dans la mesure où la sensibilité religieuse est en conflit avec la sensibilité laïque, républicaine, l'autorité régulatrice des échanges s'est déplacée vers des instances institutionnelles variables, à savoir le registre des idées politiques ou philosophiques, celui des noms propres d'auteurs ou de penseurs considérés momentanément comme référence. Ce phénomène engendre une stylistique d'adhésion changeante, qui s'exprime par un snobisme dont le contenu varie, et qui est incompatible avec l'égalitarisme nécessaire à une communication scientifique internationale.

Une des conséquences regrettables de l'élimination progressive du français comme langue de communication scientifique internationale et qui renforce l'anglais dans ce rôle est le fait que les chercheurs anglais et américains, excepté quelques cas particuliers, ne parlent pas le français et qui pis est, ne le lisent pas, même quand il s'agit de linguistes. Parler français serait en effet parler une langue de "finkultur", liée à la littérature et à la philosophie, une langue impropre à une communication scientifique large, et non parler une langue véhiculaire.

4. Le dernier facteur que je perçois, enfin, est d'ordre concret, et porte sur la situation éditoriale de l'Europe après la chute du mur de Berlin, en 1989. Avant la réunification de l'Est et de l'Ouest, la production de livres, en Europe de l'Est, pour des raisons d'ordre politique et monétaire était d'un coût modique. La mainmise de l'Etat sur l'activité éditoriale et la stabilité monétaire permettaient que soient publiés des livres en langue vernaculaire, ainsi qu'en russe et en allemand, qui circulaient localement ou à l'intérieur du bloc de l'Est. La chute du mur de Berlin a fait basculer le domaine éditorial des ex-pays de l'Est dans le domaine monétaire et intellectuel de l'Ouest, c'est-à-dire que la production des livres est brusquement devenue beaucoup plus onéreuse, mais que cette nouvelle situation a permis à des maisons d'édition de l'Ouest de s'installer à l'Est, brèche dans laquelle une grande maison d'édition anglaise comme "Macmillan" par exemple s'est engouffrée, alors que les

éditeurs français ne prenaient aucune initiative dans ce sens. La réunification de l'Est et de l'Ouest permettant enfin aux universitaires de l'Est de communiquer largement avec leurs collègues de l'Ouest, ils ont choisi de publier en anglais, pour des raisons pratiques, puisque les éditeurs anglais s'étaient installés à leur porte et pour des raisons culturelles, l'anglais étant la langue qui connote aujourd'hui l'ouverture la plus grande sur le monde scientifique international (ces renseignements ont été indirectement fournis par le directeur des Presses Universitaires de l'Université d'Aarhus (Aarhus Universitetsforlag), Tønnes Bekker Nielsen). Le français, encore une fois, a perdu une bataille dans la guerre des langues.